

MADAME BŒUF

1

Que peut-on faire d'un reste de viande hachée? Des boulettes, ce qui implique de malaxer de la bidoche toute fraîche. Mme Bœuf n'en avait aucune envie. Elle n'imaginait pas non plus affronter les longs préparatifs de lasagnes ou d'un hachis parmentier. Il y avait bien un jambon ficelé dans le congélateur, mais il ne l'inspirait pas davantage. Sans élan créateur, l'informe ne prenait pas forme. Ce matin, lassée de ses recettes, Mme Bœuf avait eu la vision sublime de tendrons de veau : leur chair rose bordée d'un gras opalin, la ficelle blanche qui les tenait noués, le brin de romarin solide, d'un vert franc... Voilà qui était plus appétissant.

— Faudrait que j'aille chez le boucher.

— Chez le boucher? répéta joyeusement son mari.

Mais un regard au-dehors doucha son enthousiasme : le ciel était d'un noir d'encre. Il posa son bol de café sur la table et le bruit de la faïence contre le formica résonna à l'intérieur de sa tête. L'homme voyait déjà les traces sableuses sur le pare-brise, les enjoliveurs boueux, les éclaboussures sur le capot. Un frisson parcourut ses bras nus et blancs qui dépassaient de son

marcel de nuit. Il se renfonça dans le coin à manger, raclant ses mules sur le carrelage en serrant ses vieux orteils sous le tabouret. Ce bruit avait beau la rendre folle, son épouse n'en garda pas moins le sourire. Devant ces tactiques de guerre, elle fixa son morceau de pain en guise de salut, attendant le moment de la contre-offensive.

- On pourrait pas manger...
- Quoi? demanda-t-elle rudement.

Aucune réponse ne vint, comme elle l'avait prévu, sinon un nouveau regard vers la fenêtre qui s'embuait au niveau des croisillons, par des halos oblongs et pâles. Au-delà, il y avait la rue grise que la pluie tentait de changer en rivière et l'horizon tristounet d'un petit parking.

La partie n'était pas encore gagnée; Mme Bœuf sentait son mari sur le balan. Même s'il affichait beaucoup de résignation. Quelque chose l'ébranlait, l'idée que dix ans plus tard, ou dix ans plus tôt, ils eussent pu tenir un échange identique, sans la moindre variation. L'envie lui vint de rembobiner: reprendre son bol et ne pas le poser, ou alors très durement pour découvrir si l'écho changerait la donne, s'il pouvait briser le cours des événements. Il le vida d'un trait, en fin de compte, s'en alla pisser et faire un brin de toilette au lavabo: un peu d'eau savonneuse sous les bras, un léger coup de peigne sur la tête et le brossage des dents. C'était essentiel, les dents, c'était précieux – un râtelier soigné vous évitait le dentiste.

Mme Bœuf mit de l'ordre dans la pièce. Chaque repas appelait le rangement, jamais elle n'aurait laissé sa cuisine en désordre. Si on passait à l'improvisiste, on pouvait la trouver en peignoir, à la rigueur, mais elle serait morte de honte qu'on

pût voir une assiette sale traîner dans l'évier de son royaume. Elle rangea le petit déjeuner, tiroirs, placards, plateaux. Elle nommait encore son réfrigérateur « le nouveau frigo » alors qu'il remontait à plus de cinq ans.

Parfois, elle était gagnée par une certaine résignation, elle aussi, hormis le plaisir de manger : le nombre de plats qu'elle cuisinait par cœur augmentait, elle se savait en mesure de les réussir et n'en tirait plus aucune fierté. Ses mains continuaient de s'essuyer aux mêmes torchons, de manier les mêmes couteaux, de farcir les mêmes légumes. Elle soupirait devant son labeur.

La plupart du temps, cependant, elle éprouvait une joie réelle à cuisiner et son tour de main l'émerveillait elle-même. C'est en chirurgienne qu'elle maniait certaines pièces de bou cherie, rare manifestation de sa délicatesse. Elle rosissait de plaisir devant une truffe et une souris d'agneau avait le pouvoir d'absorber toute sa concentration. Mais Mme Bœuf ne s'intéressait pas qu'aux mets d'exception ; elle donnait de l'importance aux petits plats quand il s'agissait de les mettre dans les grands. Il suffisait de l'observer, comme je l'ai fait, couper des quartiers de pomme pour une tarte : elle égalisait les morceaux sans y prêter attention, les disposait en cercles parfaits et contrôlait la cuisson pour atteindre un fondant idéal.

L'exaltation la gagnait à l'heure d'essayer une nouveauté, tandis qu'elle parcourait une recette de l'index, ses yeux détaillant les étapes derrière une épaisse monture à chaînette. Elle devenait démiurge. Son mari affichait une mine déconfite ou perplexe face à ses tentatives de renouvellement, agacé de ne rien reconnaître. Aussi y avait-elle lentement renoncé. Cela

demandait tant d'efforts pour tout bouleverser. Ses classiques ne lui valaient aucune remarque, au moins ça.

Le couple se piquait de gastronomie. Ils aimaient les viandes rôties et les plats mijotés. Ils trouvaient un sens à la vie dans l'épaisseur d'une sauce brune, à base de vin, de sucs et d'échalotes. Dût-elle en napper une purée lisse et crémeuse, ils se remettaient l'un et l'autre à croire en Dieu. Il y avait de la miséricorde dans un chapelet d'oignons grelots délicatement cuits à cœur et dans ces petits morceaux de carotte à la fois tendres et croquants. Quels miracles naissaient d'un beurre manié ! Alors ils échangeaient un regard silencieux qui en disait long. Cela justifiait une activité éreintante aux fourneaux. Mme Bœuf était une grande cuisinière, aux triomphes d'autant plus éclatants qu'ils étaient éphémères ; il fallait s'en repaître, et non les savourer.

Des disputes émaillaient leur quotidien, bien sûr. Assis devant ses programmes, le mari endurait les casseroles heurtées, les coups de spatule, les fouets vainqueurs des grumeaux dans un liquide perdu, les portes ouvertes et fermées mille fois, ainsi que la multitude d'appareils ménagers qui hachaient, pressaient, liaient, mélangeaient, émulsionnaient... Il daignait supporter tout cela et bien davantage, dès lors que ses narines devinaient l'intérêt de ne pas fâcher la cuisinière. C'était l'éternel combat du pourvoyeur et de l'exécutante.

Il était justement revenu de la salle de bains, tout prêt, enjoué à l'idée d'aller chez le boucher malgré le mauvais temps.

— On est le 12, s'avisa Mme Bœuf. Je dois passer au cimetière pour tonton Georges.

Tonton Georges ! Son mari se renfrogna aussi sec. La visite au cimetière constituait un motif récurrent de chicane. Mme Bœuf avait eu l'idée du coup de la boucherie depuis plusieurs jours, elle avait même arrangé les menus de la semaine en conséquence. Il lui jeta un regard soupçonneux... Elle prit son air le plus ingénu, tout en allant se préparer. Et voilà comment elle obtint sans lutter qu'il la conduisît au cimetière par un pluvieux matin de mai – par l'estomac.

Mme Bœuf et son mari avaient eu deux filles, désormais adultes. Après leur départ du cocon familial, elles étaient restées leur trésor le plus cher, tout en devenant, quoique pour des raisons différentes, une source de perturbation dans leur quotidien de retraités de la fonction publique.

L'aînée, Delphine, possédait un sens du devoir qui alimentait de régulières bouffées de culpabilité. Lorsqu'elle redoutait d'avoir négligé ses parents, elle lavait sa conscience par des appels téléphoniques, d'autant plus fréquents en cas de pluie. Car, au nom de principes rigides, elle ne sortait jamais sous l'averse : elle enfermait à demeure sa petite famille (son époux et leur enfant unique) et l'inactivité engendrait chez elle une frénésie de parole, au point que Mme Bœuf avait pris l'habitude de dire : « Il pleut ; Delphine va appeler. » Tandis que son mari avait surnommé leur fille « Capitaine casse-couilles ».

La cadette, par contre, ne donnait jamais signe de vie, qu'il vente ou qu'il neige.

Ce jour-là, les nuages tiraient un fin rideau sur la ville, ce qui obligea Mme Bœuf à sortir son nécessaire : un imperméable

moka avec une ceinture qui, n'ayant pas été bouclée, formait deux pendeloques de chaque côté de son corps, un fichu en plastique ourlé de tissu, afin de ne pas mouiller sa mise en plis, et enfin un parapluie antédiluvien mais qui fonctionnait encore à merveille. Son mari avait opté pour une molle casquette brune et enfilé la plus épaisse de ses vestes. Il entendait braver la pluie en enfonçant sa tête entre ses épaules, tel un oiseau de proie qu'on ne délogerait pas de son poteau.

Sur le point de partir, alors qu'il l'attendait sur le palier, Mme Bœuf vérifia qu'elle avait emporté un sac à commissions pliable, les clés coincées entre ses doigts, lorsque le téléphone émit une sonnerie retentissante. Elle retourna au salon en souliers, tant pis pour le parquet.

— Allô ?

— Coucou, maman, c'est Delphine.

Delphine employait toujours ce mot, « coucou », croyant surprendre ses parents.

— Oui, Delphine ?

— Je t'appelle pour savoir comment ça va.

— Ça va. On part pour la boucherie avec papa.

— Quelle idée ! Tu as vu le temps ? Vous n'avez rien de mieux à faire ?

Mme Bœuf était trop pressée pour relever et, au bout du fil, sa fille avait déjà enchaîné : aux petites enseignes, elle préférait les supermarchés où la viande était vendue dans des barquettes industrielles hygiéniques. Qui sait pendant combien de temps les morceaux avaient traîné sur l'étal du boucher, avec des mouches en garniture ?

— Vous pourriez manger des spaghettis !

— Mais on va surtout voir tonton Georges.

Son mari fit son apparition sur le pas de la porte en tapotant son poignet de son index pour symboliser l'heure qui tournait. Avec qui causait-elle? Elle était fichue de prendre des gants avec un démarqueur ou un sondeur — quel respect elle avait pour les sondages!

«C'est... Del... phine...», murmura Mme Bœuf en surar-ticulant, tandis que l'intéressée affirmait que les obligations morbides pouvaient attendre un jour de beau temps. Elle avait atteint un âge où elle ne dissimulait plus sa conviction d'agir plus pragmatiquement que sa mère.

— Ma chérie, je dois te laisser. Ton père attend sur moi.

Ce dernier, mimant un long bavardage mère-fille, repoussa toute cette affaire de deux mains projetées dans le vide et se détourna vers la cuisine en maugréant.

— Et l'anniversaire de Paloma? demanda Delphine qui, devant le ton pincé de sa mère, se décidait à aborder la vraie raison de son appel.

— On sera là.

— Tu prépares le gâteau? Moi, avec le travail...

— Si tu veux.

— Je pose la question. Comme il est prévu que vous alliez à Paris...

Mme Bœuf poussa un soupir, car elle nourrissait parfois l'impression de vivre entre deux incendies permanents: les cendres rougeoyantes de son époux, toujours près de s'aviver, et le feu follet auquel elle avait donné naissance, qui s'amusait à lui lécher les doigts. Dehors, la pluie avait décidé de frapper aux carreaux et elle commençait à avoir chaud dans son

manteau, le combiné dans une main, l'anse de son sac dans l'autre.

– Ton père veut pas entendre parler de Paris. Je te laisse, ma Delphine.

– Bisou, maman. Attends, Paloma veut te dire bonjour...
Doucement, ma chérie.

– Allô, mamie ?

Mme Bœuf oublia totalement qu'elle était pressée.

– C'est mon anniversaire !

– Pas aujourd'hui, mais bientôt.

– Tu vas m'apporter quoi ?

– Une surprise.

– Oh... salut !

Paloma raccrocha le combiné et Mme Bœuf décida qu'elle n'avait pas besoin de redire adieu à sa fille.

À la cuisine, elle trouva son mari en train de mâchonner un biscuit, comme s'il avait été poussé à cette extrémité – grignoter des friandises – parce qu'elle avait usé d'une minute pour clore la discussion. Il prit le temps de faire jouer les articulations de sa mâchoire afin de décoller, avec sa langue, la pâte sablée réduite en purée qui s'était logée au fond de ses molaires. Ce spectacle, ces amas blancs coincés entre des chicots d'ivoire sale, n'était guère séduisant.

– Alors ? dit-il sans se soucier de la réponse.

– C'était pour l'anniversaire de la petite.

– On peut y aller, cette fois ?

– Delphine t'embrasse, mentit Mme Bœuf en guise d'assentiment.